



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales, C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4
E-mail : bulletin.asfs@netplus.ch

Du nouveau sur la Guerre d'Espagne (II)

Un révolutionnaire repentí dénonce les
mensonges de la Révolution

Los Mitos de la guerra civil

par Pío Moa (suite du n° 128)

J A B
1950 SION 2

Lecture et Tradition n° 329-330 de juillet-août 2004 publie, sous ce titre, le résumé du livre de **Pío Moa** publié en Espagne en janvier 2003, «*Los Mitos de la guerra civil*» (Les Mythes de la guerre civile), dédié aux jeunes qui doivent connaître l'histoire, et qualifié de «*succès d'édition le plus révélateur du moment*» (plus de 100'000 exemplaires vendus en 4 mois, en deuxième position des ventes en Espagne).

Nous en donnons ici quelques extraits pour inciter nos lecteurs à se procurer le texte complet en demandant *Lecture et Tradition* n° 329-330, à D.P.F., B.P. 1, 86190 Chiré-en-Montreuil, au prix modique de 5.– (3 ex. 12.– 10 ex. 25.–

L'or envoyé à Moscou : ce n'était pas un mythe franquiste

«Une base fondamentale de la supériorité de la gauche reposait dans les caves de la Banque d'Espagne, propriété privée : le quatrième dépôt d'or du monde...» (p. 295). «A cela s'ajoutaient dans tout le pays, de grands dépôts de biens confisqués, bijoux, objets de culte, objets d'art, d'une valeur immense, impossible à évaluer, plus le contenu des coffres des banques que l'UGT s'était fait ouvrir».

«Le 12 septembre 1936, le gouvernement décida de transférer les réserves de la banque d'Espagne. Un employé prévint les rebelles. Le 15 septembre furent transportés dans une base navale 560 tonnes d'or qui partirent le 25 octobre vers Odessa» (p. 297). En fait le gouvernement de Largo Caballero avait demandé

l'intervention soviétique, recevant en septembre des conseillers en tous genres et le 4 octobre le premier bateau russe livrait des vivres et des armes (p. 298). «La confiance en Staline fut absolue. Mais la confiance de qui ?». Staline avait exigé le secret. Il fut suivi. Les conséquences furent que le Kremlin contrôlait le destin du Front populaire... l'URSS ne justifia jamais aucun compte» (p. 305). «Longtemps la gauche espagnole nia ces faits. Mais les documents soviétiques aujourd'hui connus ont confirmé pleinement leur réalité» (p. 304). D'autre part le gouvernement fit transporter en France, fin 1936, 200 tonnes d'or. Les USA reçurent 1225 tonnes d'argent. Une autre quantité fut envoyée en Grande Bretagne. Mais la préférence fut pour l'URSS, modèle de la société que le «Lénine espagnol», Largo Caballero, voulait construire.

La bataille de Madrid

Franco perdit-il Madrid pour gagner Tolède? «La décision en faveur de Tolède est une des questions stratégiques qui a fait couler beaucoup d'encre». Franco avait promis son aide et insistait sur le «facteur spirituel» que représentait l'Alcazar (p. 309). «La prise de Tolède servit de piédestal à Franco» (p. 316). «Dès le début Franco considéra que ses moyens étaient insuffisants pour prendre d'assaut une grande ville comme Madrid soutenue par Staline» (p. 318). Il pensa que réussir à secourir Tolède renforcerait le moral de ses troupes et décomposerait la volonté de lutte ennemie. «La libération de l'Alcazar devait faire mûrir la chute de Madrid» (p. 319). Le 2 octobre, le général rouge Asuncio ordonna de récupérer Tolède. Ce fut en vain.

Le 27 septembre, à Tolède, Franco était à 111 km de Madrid. L'assistance de Staline pour les rouges était en marche avec des troupes soviétiques et un abondant matériel. Des brigades internationales se formaient sous la houlette de commissaires politiques et de conseillers russes. Le gouvernement de Madrid promit au peuple de faire de la ville «une forteresse imprenable, la plus grande contre-offensive victorieuse... Madrid sera la tombe du fascisme». Début octobre les troupes soviétiques débarquaient à Albacete. Et Staline envoyait son fameux télégramme à José Diaz : «*Les travailleurs de l'Union Soviétique, en aidant le plus possible les masses révolutionnaires d'Espagne, ne font que remplir leur devoir. Ils se rendent compte que libérer l'Espagne de l'oppression des réactionnaires n'est pas un sujet privé des espagnols, mais la cause commune de toute l'humanité avancée et progressiste*». (Milice populaire, journal du 50ème régiment, 18 octobre 1936).

Ce même 18 octobre, les troupes nationalistes étaient à Illescas à 74 km de Madrid. Il avait fallu 3 semaines pour reconquérir 37 km. Le matériel soviétique, les troupes spéciales, les membres de l'espionnage, tout arrivait en grand nombre. Mais Franco ignorait leur importance. Il semblerait que les Allemands étaient mieux informés, c'est pourquoi ils proposèrent leur aide et la légion Condor (qui fut pour eux l'occasion d'améliorer leurs compétences face à l'aviation soviétique tout spécialement). Le 29 les Soviétiques décidèrent de lancer leurs troupes pour «*non seulement faire face à l'ennemi, mais pour le rejeter une fois pour toute et libérer Madrid des griffes fascistes*». Mais l'attaque échoua. Le 3 novembre les nationalistes étaient à 10 km des faubourgs sud de Madrid.

Alors les anarchistes s'unirent aux rouges. Il convenait «*de laisser de côté les différences idéologiques et*

de s'unir pour écraser les misérables assassins que nous avons en face». (Ariel du 9 novembre.) Le 3 novembre le Comité Central du PCE déclarait : «*Tous les efforts doivent converger vers un même objectif : sauver Madrid*». Les forces disponibles étaient considérables et bien pourvues en artillerie et chars russes. Le gouvernement se retira à Valence pour laisser carte blanche aux militaires. Les troupes nationalistes, fatiguées et peu équipées, ne représentaient pas la moitié des effectifs rouges. Cependant *Le Socialiste* écrivait «*Nos ressources matérielles sont énormes... mais la possession de la ville dépendra exclusivement des ressources morales*». «*Au déserteur qui fuit, peine de mort!*» La Pasionaria haranguait la population : «*Rejetez l'ennemi, faisant que leurs corps servent de fumier qui engraisse les terres de nos paysans*». Et les journaux de gauche semaient leur propagande de terreur pour persuader la population que les nationalistes les extermineraient dans les pires tortures. Alors que l'aide soviétique était exaltée sur tous les tons, la droite était accusée de vouloir «*faire de l'Espagne une colonie étrangère*» (p. 330). L'auteur esquisse de l'ambiance du moment un tableau très vivant et bien documenté. «*Du côté nationaliste... régnait une ferveur religieuse et patriotique, définie souvent comme une croisade, rappelant les moments de la reconquista*» (p. 331). «*Des deux côtés, était présente la haine, mais aussi une formidable explosion d'espoirs*» (p. 332).

Cependant le 7 novembre, les rouges capturèrent un véhicule où ils trouvèrent le plan nationaliste pour investir Madrid, annulant toute possibilité de surprise et révélant l'existence de «*la cinquième colonne*» (Madrid avait voté à 50 % pour la droite). Ceci déclencha des nettoyages d'arrière-garde, des arrestations arbitraires nombreuses et «**la plus grande exécution de prisonniers de guerre (plus de 2'000) à la mitrailleuse ou enterrés vivants**». Ces **tueries** durèrent jusqu'au 4 décembre. Elles ont été **contestées par la gauche**, mais dénoncées par de nombreux témoins, tel le consul de Norvège qui sauva des pourchassés et accusa le ministre Muñoz Martinez, franc-maçon de haut grade du parti d'Azafia, de les avoir approuvées ainsi que le chef communiste Santiago Carrillo.

Cependant «le journal de **Koltsof, envoyé de Staline**, revendique l'organisation des carnages, accomplis de bon gré par les autorités espagnoles qui avaient les Soviétiques pour modèle».

La bataille de Madrid est la première grande bataille de cette guerre par le volume massif de l'intervention soviétique et les 2'000 soldats des Brigades internatio-

nales et des unités anarchistes. C'est ce qui détermina l'Allemagne et l'Italie à envoyer leur aide en 1937. La guerre courte, qu'avait entrevue Franco, s'est transformée là en guerre longue, par la résistance mutuelle des forces en présence. «Le mythe de la résistance de Madrid ... se justifie par la permanence des révolutionnaires dans la capitale, mais son résultat fut d'allonger de presque deux ans et demi une lutte qui autrement aurait duré, probablement, un peu plus de quatre mois» (p. 342). «Franco écrivit : *«Les échecs offensifs contre Madrid m'ont enseigné, que je dois abandonner tout programme de libération totale, grandiose et immédiate... je ne peux pas être pressé»* (cité par l'ambassadeur de Mussolini auprès de Franco) (p. 370).»

Les Brigades internationales

Pío Moa dresse un panorama de la légende, montrant comment elle persiste aujourd'hui encore dans les milieux intellectuels de gauche, citant des discours dithyrambiques même actuels. «J'ai éprouvé dans un récent débat télévisé jusqu'à quel point est verrouillée la désinformation. Quand je signalais le caractère communiste des Brigades, non seulement le présentateur, mais aussi un professeur d'Histoire contemporaine et des intellectuels "progressistes", manifestèrent une surprenante incrédulité. Je dois reconnaître qu'une ignorance de ce gabarit me laissa perplexe» (p. 346).

Puis l'auteur donne l'explication du pourquoi et du comment de la réalité des faits, en s'appuyant sur des rapports et des lettres internes aux Brigades. Par exemple deux lettres de Marty, célèbre dirigeant communiste français prénommé *«le boucher d'Albacete»*, qui fut engagé à fond dans la formation de ces Brigades. Ce chapitre intéressant et très documenté est à nouveau d'actualité, avec les Légions d'Honneur remises par M. Chirac aux anciens brigadistes.

Intervention et non-intervention

Ce qui décida Hitler à proposer son aide, ce fut la peur que l'intervention russe en Espagne ne vienne, dès que Franco serait battu, renforcer le Front populaire français. Le gouvernement français devait s'affronter au pacifistes. Londres, avec son gouvernement conservateur, regarda froidement le conflit, en profita pour faire du commerce d'armes et espéra investir dans la reconstruction...

Guernica

Voyant l'impossibilité de conquérir Madrid, Franco céda aux suggestions des Allemands qui proposaient de

déplacer la guerre vers le nord, où se situaient l'industrie lourde et les fabriques d'explosifs du pays avec les mines.

«Les discordes entre les gouvernements de Santander, des Asturies et de la Biscaye, ainsi que la politique d'extrême indépendance du Parti National Basque» (p. 373), étaient les principaux atouts des nationalistes.

Le général Mola, chef des troupes nationalistes sur le front nord, décida d'attaquer par l'est, le long de la côte. Guernica et Durango se trouvèrent donc les premières défenses à attaquer, d'autant plus qu'elles avaient des casernes et des fabriques d'armes. Mais l'insuffisance en hommes et en artillerie des troupes terrestres obligea Mola à s'appuyer sur l'aviation. C'est ainsi que le village de Guernica fut bombardé le 26 avril 1937 par l'aviation allemande et le 70 % de la ville brûla totalement à l'aide du vent. La catastrophe déclencha une marée d'indignation et de protestations en Europe, illustrée plus tard par le tableau de Picasso à l'extraordinaire pouvoir émotionnel.

Encore une fois Pío Moa se veut réaliste et précis dans sa description documentée des faits. Les journaux parlèrent de 800 morts, et *l'Humanité* de 2'000. Le gouvernement espagnol annonça 690 morts et la Pasionaria parla vaguement d'*«un grand nombre de morts»*.

Les recherches dans tous les registres d'état-civil de la région permirent aux historiens sérieux de parler de 120 morts sur une ville de 5'000 habitants. Mais un livre paru à Buenos-Aires s'autorise, encore à notre époque, à compter 30'000 morts.

Quoiqu'il en soit, il semble que Franco n'était d'accord que pour le bombardement du port qui commandait le passage des troupes. Il avait écrit en janvier 1937 : *«Quand on bombardera des objectifs militaires dans des villes ou à proximité des villes, on aura soin de la précision du tir, afin d'éviter des victimes dans la population non combattante»* (p. 388). Et le 10 mai 1937, il réitéra : *«Ne devra être bombardée aucune ville ouverte, dépourvue de troupes ou d'industries militaires, sans un ordre exprès du Généralissime»* (p. 389). Ces instructions furent observées jusqu'en mars 1938, quand sur décision de Rome des avions italiens **bombardèrent Barcelone**, épisode qui **mit Franco en colère**. Ces textes font donc penser que le bombardement de Guernica est «une bavure due aux aviateurs allemands». «Il est fascinant de voir comment d'un événement sans doute terrible, mais non extraordinaire dans une guerre, jaillit un des mythes les plus intenses, émotifs et démesurés» (p. 390).

Guerre civile dans la guerre civile : mai 1937 à Barcelone

La Gauche Catalane et le Parti National Basque ne dissimulaient pas leur aspiration à démanteler l'Espagne et ils profitaient de la guerre pour implanter des régimes presque indépendants. Les anarchistes méprisaient les communistes, ne voulaient pas de gouvernement, pas de propriété et brûlaient les billets de banque. Les communistes essayaient de mettre de l'ordre et de gagner la guerre militairement avec l'aide soviétique. « Sous l'équivoque mot de «révolution» reposaient des conceptions très différentes et des intérêts de groupes inconciliables » (p. 393). « Sous le titre trompeur de *Parti Socialiste Unifié*, les stalinien avaient absorbé les socialistes » (p. 396). Et en 1937, le « Lénine espagnol », **Largo Caballero**, était désormais traité par les stalinien de « *sénile, vaniteux, inepte, etc.* ». En un mot, chaque parti était l'ennemi de tous les autres...

Le vieux socialiste Largo Caballero craignait, non à tort, que s'impose le parti communiste. L'opinion de Staline était : « *L'Espagne révolutionnaire a besoin d'un gouvernement fort, capable d'organiser et de garantir la victoire de la Révolution. Le Parti communiste doit arriver au pouvoir, même par la force si nécessaire* » (p. 399)...

En avril, il y eut une vague d'assassinats. Le 3 mai, les troupes de choc communistes prirent d'assaut les organes du pouvoir et de communication de Barcelone. Les autres partis ne surent pas s'unir pour réagir. Et, « les communistes gagnèrent. Et ils gagnèrent dans toute l'Espagne et à un degré inimaginable quelques mois auparavant » (p. 401). Habilement, la propagande communiste transforma la résistance et son coup d'État en un coup d'État trotskisto-fasciste... contre le Front populaire, et commença une très dure répression contre le POUM et les anarchistes, et ce, malgré l'opposition de Largo Caballero, socialiste et chef de gouvernement qui finit par démissionner.

George Orwell écrit encore : « *Une atmosphère de suspicion, de peur, d'incertitude et de haine dissimulée s'empara de Barcelone. La police en vint à sortir des hôpitaux des miliciens du POUM gravement blessés... Leurs séquestrations, tortures et assassinats montrèrent comment la police secrète soviétique agissait avec indépendance à l'égard du pouvoir officiel en Espagne, et dirigeait à son tour la police espagnole* » (p. 404). « *On attribua les exactions à la Gestapo ou à la police franquiste* ». George Orwell a affirmé plus tard : « *Le neuf dixième de ce que l'on a écrit à ce sujet est faux [...]* »

Presque tous les reportages journalistiques publiés à cette époque furent réalisés par des journalistes éloignés des faits et sont, non seulement inexacts, mais encore intentionnellement trompeurs.

George Orwell cite un exemple : en octobre 1937 le journal britannique, le *New Statesman*, offrait à ses lecteurs « *des histoires de barricades fascistes faites avec les corps d'enfants vivants, élément très inconfortable pour faire des barricades !* »

Le pacte de Santoña

Au printemps 1937, les communistes, ne voulant pas que Largo Caballero et les socialistes puissent s'affermir avec une victoire militaire dans l'ouest de la Péninsule, préférèrent les priver d'aviation et l'offensive fut annulée.

Fin mai 1937, les communistes, maîtres au gouvernement, voulurent eux aussi obtenir une victoire militaire. Ils cherchèrent à prendre Ségovie et Brunete (c'est le sujet de *Pour qui sonne le glas* de E. Hemingway), mais ils échouèrent. En juin, ils voulurent conquérir Huesca, défendue par l'aviation franquiste, et durent abandonner. Pendant ce temps Franco entra à Bilbao « toute la puissance industrielle basque » (p. 413). Les nationalistes basques voulurent conclure une paix séparée avec Franco, par l'intermédiaire du Vatican. Dans ce but ils remirent à Franco la ville de Bilbao intacte, avec usines et hauts fourneaux en état de marche.

Le Parti National Basque joua ses propres cartes en vue de l'indépendance, trahissant tour à tour les franquistes et le gouvernement d'Azaña. Mais le 23 août, des bataillons nationalistes basques de gauche se soulevèrent et déclarèrent, à Santoña et Laredo, la « République d'Euzkadi ». Cependant ils se rendirent le 25, avec de bonnes conditions. Ce fut le pacte de Santofia, qui libéra Franco du problème du front du nord, faisant 55'000 prisonniers et récupérant une masse d'armement.

L'énigme Negrín

Le 24 août 1937, le gouvernement entreprit de conquérir Saragosse où les forces franquistes étaient faibles. Mais leur résistance fut farouche, et la campagne se solda par la destruction totale par les rouges du bourg de Belchite et quelques villages. Pendant ce temps, Franco continuait de conquérir l'industrie lourde, les fabriques d'armes, et les usines de la Côte Atlantique.

Le gouvernement de Juan Negrín choisit de continuer la guerre coûte que coûte avec les communistes, ce qui convenait à Moscou. Il espérait une intervention de la France et de la Grande-Bretagne en faveur du Front Populaire: «Résister c'est vaincre », disait-il. Les rouges conquièrent la ville de Teruel en décembre 1937. Franco la reprit en février 1938 et progressa jusqu'à la Méditerranée qu'il atteignit le 15 mars, coupant en deux la zone rouge. En mars 1938, Léon Blum revint au pouvoir en France. Juan Negrín obtint alors deux cents canons et d'autres facilités. Il résolut d'attaquer les troupes franquistes qui étaient au nord de Valence. Le 25 juillet, son armée franchit l'Ebre : la bataille dura quatre mois et provoqua des pertes très lourdes. Cependant Negrín espérait toujours que le conflit européen avec l'Allemagne éclaterait. Mais ses illusions prirent fin quand Franco annonça la neutralité de l'Espagne en cas de conflit européen.

Juan Negrín obtint de Staline un important envoi de matériel de guerre. Mais Franco entreprit très rapidement d'avancer en Catalogne et entra à Barcelone. Il ne restait au Front Populaire qu'une zone allant de Madrid à la Méditerranée et 820'000 soldats bien équipés. Cependant les partisans de la capitulation étaient nombreux. Franco laissa le temps à ces problèmes de pourrir, puis il exigea la reddition sans conditions. Le 1er avril 1939 se terminait officiellement la guerre.

De nombreux politiciens du Front Populaire espagnol reprochèrent à Juan Negrín d'avoir, par son entêtement, fait durer la guerre un an de plus, sans voir sa perte inévitable, et d'avoir mis l'Espagne dans les mains de Staline. Mais Juan Negrín répondait qu'il eut été possible de gagner cette guerre : «*J'étais avec le peuple. J'avais confiance en nos partisans et parce que je croyais dans les masses, j'ai su leur insuffler foi dans le triomphe nécessaire, même s'il coûtait quelques sacrifices, et je leur ai fait admettre avec stoïcisme qu'avec pain ou sans pain, il fallait résister*» (p. 444, Epistolaire Prieto-Negrín, Ed. Planeta, Barcelona, 1990, page 66).

Toutefois la réalité semble différente : pour endiguer le torrent de désertions de toute l'année 1938, Negrín renforça la discipline de ses troupes avec des mesures franchement terroristes, **punissant la désertion jusqu'au troisième degré de la famille du coupable**, et donnant les plus grandes facilités aux chefs **pour exécuter les soldats considérés comme défaitistes**. Mais la question principale que pose le personnage de Juan Negrín fut la mise en place de la tutelle soviétique. Il fut le principal **artisan de l'envoi de l'or à**

Moscou et il voyait dans la politique de Staline «*la garantie pour le triomphe de la cause de la liberté et de la démocratie*» (p. 445), et dans «*Staline le grand ami de l'Espagne, le guide d'un magnifique peuple frère*» (p. 446).

Le prétendu sauvetage des œuvres d'art du Prado et le pillage organisé

Sanchez Canton, alors sous-directeur du musée du Prado de Madrid, affirme que des membres du gouvernement de gauche avaient décidé de vendre le contenu du musée à l'étranger. Des intellectuels socialistes lui auraient annoncé en décembre 1937 : «*Maintenant que l'or de la banque a quitté Madrid depuis des mois, ce qui reste c'est le musée. Avec lui on peut obtenir des prêts. Avec ces devises on aura des canons et des avions. Ce serait sot de laisser cela aux franquistes*» (p. 459), et pour ce faire, le 9 avril 1938, le patrimoine national fut détaché du ministère de l'Instruction Publique pour dépendre du ministère des Finances, dirigé par les communistes...

«Quand les troupes de Franco conquièrent Teruel et atteignent la Méditerranée en 1938, **le gouvernement du Front Populaire transporta** précipitamment en Catalogne, **un immense trésor artistique** évacué précédemment de Madrid à Valence, **des œuvres des musées, des églises mises à sac**, des palais royaux, des collections privées, des bijoux confisqués dans les coffres de banque [...] des documents historiques, **des livres rares**, des manuscrits, de l'orfèvrerie, des billets de banque, etc.» (p. 447). La valeur de ce trésor était considérable. «*L'objectif évident des politiques était d'emporter avec eux hors d'Espagne ces immenses richesses en cas de déroute*» (p. 447).

Vers la fin de la guerre des carabiniers républicains **transportèrent** à dos d'hommes à travers la montagne **plus de deux mille caisses de tableaux de peintres célèbres**, tels que Velasquez, quand on ne pouvait plus passer la frontière française par la route à cause des bombardements. «**Mais à partir du 4 février**, manquant de temps pour emporter plus, le commandement populaire **ordonna la destruction** des forteresses de Perelada et de Figueras. Celle de Figueras contenait également un dépôt de munitions et l'explosion retentit dans toute la région. **Les franquistes** arrivés ... **trouvèrent** «la plus épouvantable confusion, car l'immense majorité des caisses où étaient les objets avaient été projetées loin à la ronde. Ces objets étaient mêlés à des centaines de millions de titres de valeurs et de billets de

banque, des lingots d'or et d'argent, des monnaies». Cet énorme dépôt brûlait. Les soldats procédèrent le plus rapidement possible à l'extinction de l'incendie» (p. 449).

La forteresse de Perelada était en flammes. On en sauva «des sculptures et des meubles éventrés à coups de crosse, des tableaux percés de coups de couteaux. Dans le magnifique cloître gothique, [...] les agents trouvèrent dix-huit bouteilles d'essence. L'arrivée des troupes franquistes... empêcha... la destruction prévue. [...] Le centre de la nef était vide... c'était en ce lieu que se trouvaient les caisses contenant les œuvres les plus célèbres qui furent transportées à l'étranger» (p. 450).

L'historien Salvador de Madariaga affirme : «... (ce) fut **un des plus grands crimes que l'on ait jamais commis contre la culture espagnole**. Madrid possédait précisément la plus grande chambre souterraine existant alors au monde, pour la protection des trésors artistiques; elle avait été récemment terminée et dotée de la technique la plus moderne, à 30 mètres de profondeur sous la Banque d'Espagne [...] Les tableaux du musée du Prado ne seraient pas sortis de Madrid si, dans le gouvernement de l'époque, n'avait prévalu **la passion politique la plus misérable**, plus forte que le respect de la culture et de l'art» (p. 452).

Dès 1936, les multiples destructions et **incendies** des biens **en rapport avec la religion**, puis les pillages des palais et collections privées, suscitèrent à l'étranger une fort mauvaise image, très contraire à l'idée démocratique et cultivée que prétendent donner d'eux-mêmes les gouvernements de gauche. «*Un mélange d'inquiétude quant à cette image, et de sincère angoisse devant la catastrophe, poussa un groupe d'intellectuels à sauver ce qui pouvait l'être. [...] Le Parti Communiste exploita abondamment et adroitement ce travail, le présentant comme un sauvetage du patrimoine national contre les embûches fascistes*». Mais «les vols des fonctionnaires chargés de la répression furent abondants et un bon nombre s'enfuirent à l'étranger avec les bijoux et les biens spoliés» (p. 456).

Angel Ferrant, un responsable artistique, en septembre 1938 écrivit à un ami une lettre dans laquelle on peut lire : «*On continue de détruire des choses. [...] C'est vraiment désolant d'apprendre constamment la disparition d'œuvres importantes [...] On souffre d'un aveuglement horrible*» (p. 457). Pour la propagande jacobine, le patrimoine artistique – en particulier religieux... – exprimait une abominable oppression qui avait «*consumé durant des siècles l'âme et le corps de l'humanité*» selon le journal socialiste *Política* (p.

457)... («*Du passé faisons table rase*» est toujours le mot d'ordre des vrais révolutionnaires. Ndlr).

...Le patrimoine national ne fut pas perdu pour tout le monde. Par exemple cette lettre de **Juan Negrín** : «*Conformément à un plan minutieusement étudié et préparé depuis longtemps, et par des procédés qui, vu notre droit sur les ressources de l'État républicain, ne pourraient être mis en doute ... grâce à notre prévision et diligence, on a pu sauver des éléments d'une valeur inimaginable...*» (p. 462).

En effet, le 23 mars 1938, le ministère des Finances ordonnait : «*Afin de sauvegarder les intérêts des titulaires de coffres et de dépôts de toutes les banques de la République, il est décidé que tous passent immédiatement à l'État, pour que le ministère de l'Économie adopte les précautions indispensables pour garantir l'intégrité des dits coffres et dépôts*». **Cela permit de forcer tous les coffres**, même ceux du Mont de Piété. Au Musée Archéologique, le gouvernement confisqua tout ce qui pouvait se vendre. Par exemple l'on sait que le gouvernement mexicain acheta les médailles et pièces wisigothiques au gouvernement républicain espagnol en exil. Grâce à ses méthodes, Negrín a pu écrire : «*Jamais on n'a vu qu'un gouvernement (ou ce qu'il en reste), après une déroute, offre à ses partisans, comme nous le faisons, des moyens et des aides qu'aucun État n'accorde à ses citoyens après une victoire*» (p. 465).

Le trésor accumulé en Guipuzcoa fut embarqué à Santander sur un bateau pour l'URSS, mais le chargement fut saisi dans un port hollandais et restitué plus tard. Un chargement important fut transporté sur un yacht au port de Tampico au Mexique et le ministre Indalecio Prieto, déjà sur place, s'appropriä (selon une lettre de Negrín) «*des trésors fabuleux*», avec la complicité du gouvernement mexicain (p. 467). «*D'autre part, Juan Negrín avait monté, pour aider les exilés, le Service d'évacuation des Républicains espagnols (SERE) dont le fonctionnement et les fonds sont toujours enveloppés de mystère*» (p. 468). Les fonds spoliés servirent de moyens de corruption et de pression politique, ou pour faciliter l'émigration de France en Amérique, mais cette aide ne fut accordée qu'à des personnes importantes du régime et nullement aux réfugiés obscurs. «*Malgré les faits, les gouvernements républicains ont reçu un haut crédit pour avoir sauvé les biens culturels, **exploit incomparable à en croire les person-nages impliqués** comme Alberti, Maria Teresa Leon, Bergamin, Renau, etc., dont les auto-dithyrambes ont mérité des louanges sans critique de la part d'historiens et de politiciens, de gauche et de droite.*

La dernière œuvre dramatique écrite par Buero Vallejo en l'an 2000 *Mission au village désert*, et le film *L'heure des courageux...* vantent les prétendus sauvetages.»

Pire encore, «on a généralement attribué au parti franquiste les destructions et dangers soufferts par le patrimoine du pays, quand l'évidence prouve ses efforts pour préserver ce patrimoine.»

L'énigme Franco

Les biographies de Franco sont innombrables, souvent passionnées pour ou contre; mais les biographies récentes sont spécialement hostiles. Pío Moa choisit deux accusations qui sont faites au Caudillo : celle d'avoir été un militaire médiocre et celle de la cruauté. Franco ayant gagné la guerre et presque toutes les batailles, pourquoi l'accuser d'incompétence? De plus, il aurait à dessein allongé la durée de la guerre comme moyen de réaliser une sauvage répression qui lui assurerait un pouvoir sans partage. L'opinion de Pío Moa est que ce que Franco réalisa (en peu de temps et avec une armée réduite, peu d'armement et peu d'argent) semble plutôt extraordinaire. Ainsi pendant l'hiver 1937-1938: «La conquête de Madrid était alors la clé d'une guerre courte, et la conduite de Franco prouve qu'il y aspirait, bien qu'avec scepticisme. Au moment décisif, les rouges reçurent encore plus de pouvoir, non seulement par les armes et les brigades de Staline, mais aussi par les excellents militaires soviétiques qui, en accord avec le Parti Communiste, imposèrent un style de lutte extrêmement haineux et sans concessions, selon la formule bolchevique de la guerre civile russe» (p. 475).

Pío Moa montre par divers exemples l'adaptabilité du Caudillo à la réalité changeante de la guerre. Manquant de matériel et de ressources industrielles, Franco su profiter des discordes des partis basques, pour conquérir la région de Bilbao en octobre 1937. Quand les républicains attaquèrent Teruel, Franco en profita pour conquérir non seulement cette région, mais aussi pour s'ouvrir un large passage à la Méditerranée. Puis, dans la bataille de l'Ebre, où la compétence des soviétiques brilla tout d'abord à son maximum, le Caudillo su transformer la situation à son profit et exploiter ses victoires pour se retrouver à conquérir la Catalogne en novembre 1938. Il lui restait ensuite seulement le centre et Madrid à conquérir : il préféra favoriser les discordes politiques de la gauche pour gagner la victoire finale début 1939 à peu de pertes en hommes. Et Pío Moa de conclure à «une forte impres-

sion d'une éclatante supériorité de conception et de flexibilité». Certains choix tactiques discutables étaient sans doute dus au désir de Franco de maintenir ses troupes loin de la frontière française afin d'éviter que la France n'intervienne. Les autres périls de l'heure étaient, pour chaque camp, la conduite à tenir avec ses alliés pour ne pas perdre son indépendance, l'organisation économique nécessaire pour faire vivre les populations, le maintien de l'unité de chaque camp composé de groupes politiques disparates. Qui a réussi le mieux en tout cela, Franco ou Negrín? Quant à la façon dont Franco su déclarer sa neutralité lors de la crise de Munich, elle est fort audacieuse et habile. «Ses ennemis lui furent supérieurs sur un seul terrain, celui de la propagande» (p 482).

Reste la question de la cruauté. Là encore, Pío Moa s'inscrit à l'encontre de l'opinion répandue. Il montre comment, dans la conquête de la Biscaye ou dans la campagne finale, Franco préféra temporiser pour exploiter les discordes de ses ennemis et ainsi les vaincre sans être obligé de les écraser militairement. Quant aux «bombardements de démoralisation», celui de Madrid fut bref et ceux de Guernica et de Barcelone furent réalisés par ses alliés contre son avis.

Pour ce qui est des conditions de vie des prisonniers communistes de l'après-guerre, elles furent dures à cause de la pénurie généralisée, mais il n'y eut pas d'extermination de masses dont on peut accuser Churchill, Roosevelt, Hitler ou Staline. «Les critiques accusent Franco de terreur délibérée, imposée de haut en bas comme méthode pour écraser un peuple profondément opposé et ennemi. En opposition, la terreur républicaine aurait été du bas vers le haut, populaire, spontanée, provoquée par la rébellion de droite... Ce jargon a la vertu illusionniste de **diluer dans les masses populaires les responsabilités concrètes des dirigeants**, puisque la cause du peuple est par définition une cause juste. Mais le peuple réel était divisé par moitié... et les responsables qui armèrent les masses choisirent la révolution» (p. 485).

Les débuts de la paix furent difficiles pour les vaincus à cause des vengeances de l'épuration. Mais «**si les gauches usaient de la torture et des fusillades entre eux, quel sort eut été réservé aux franquistes s'ils avaient perdu?**» (p. 486). Une instruction de l'évêque d'Avila, fin mars 1939, dénonçait «*hostilité et mauvais traitements, faits douloureux et sanglants.*» Mais il faut comparer avec la fin du conflit mondial en France ou en Italie où la plupart des comptes se réglèrent dans l'obscurité. Franco préféra la répression judiciaire afin de

limiter ces vengeances "spontanées". «Si bien que les procès et les exécutions se déroulèrent sur plusieurs années... Les condamnations à mort de l'après-guerre s'élevèrent à 50'000, dont la moitié furent exécutées, (ce qui représente 25'000 victimes, chiffre à comparer avec celui des victimes de l'épuration en France qui est estimé entre 40'000 et 105'000, ndlr), les autres furent commuées en peines de prison... qui dans leur majorité durèrent de 6 ou 8 ans» (p. 488).

«Pour Franco, les condamnés étaient coupables de crimes très graves et leur destin l'émouvait difficilement» (p. 488).

«La gauche attribua à la terreur franquiste 200'000 exécutions pendant l'après-guerre. Chiffres qui ont circulé longtemps, jusqu'à ce que, en 1977, Ramon Salas Larrazábal, dans *Pertes de la guerre*, œuvre extraordinairement soignée et documentée, prouva leur gratuité... **Salas quantifie la répression gauchiste à 72'000 morts et celle de droite à 35'000, plus 23'000 après-guerre**» (p. 489). Dans les premiers mois, le nombre des réfugiés (principalement en France) approcha le demi-million, mais à la fin de 1939, 360'000 étaient retournés en Espagne.

* * *

En conclusion, pour Pío Moa, «la récente histoire d'Espagne est très tergiversée et controversée. Je m'en suis rendu compte dans mes investigations. **Les versions données sur la République et la guerre civile ne tiennent pas en face des faits et de la presse de cette époque.** On cache des faits, on disqualifie des documents et des témoignages d'une grande valeur... **Nous sommes devant un lavage de cerveau.**» En fait, «la victoire de Franco dans la guerre civile sauva l'Espagne d'une traumatisante expérience révolutionnaire et... son régime la préserva de la Seconde Guerre mondiale, modernisa la société et établit les conditions pour une

démocratie stable. Avec tous ces éléments négatifs et malgré l'image néfaste cultivée par ses ennemis ces dernières années, le bilan final me paraît très positif». Ces chapitres démonstratifs sont suivis de cartes, d'un classement régional des personnages cités, d'un appendice chronologique et de notes bibliographiques, toutes choses qui facilitent la compréhension de l'ouvrage. Enfin un registre détaillé des notes des ouvrages dans lesquels l'auteur a trouvé ses abondantes sources, fait de ce livre une étude sérieuse, documentée et convaincante de la désinformation et des mythes qui concernent la guerre civile espagnole.

J.M. Cuenca Toribio de «*Razón Española*» dit à propos de Pío Moa : «intelligence aiguisée, saine critique, information copieuse, désir démesuré de la vieille et éternellement valide conception cicéronienne de l'histoire... Désireux de **la vérité, comme catapulte indispensable pour la justice...**»

Les critiques du livre de Pío Moa en Espagne... La Gauche a, bien sûr, vertement critiqué l'un des siens, qui a commis l'irréparable crime d'avoir changé radicalement d'idée sur la guerre civile espagnole, sur le général Franco et surtout d'avoir fait une recherche de la vérité à partir de bases historiques solides... au moment où les intellectuels espagnols de gauche renforcent leurs mensonges... avec la collaboration de certains gouvernements européens. (Jacques Chirac n'hésita pas à remettre la Légion d'Honneur aux anciens volontaires des Brigades internationales. Quant à l'Allemagne, qu'on a toujours su tenir en état de culpabilisation, elle a versé, il y a seulement quelques années, des indemnités compensatrices pour le bombardement de Guernica.) Mais les lecteurs ne s'y sont pas trompés et au milieu de l'année 2003, c'est plus de 100'000 exemplaires vendus en Espagne, soit la deuxième meilleure édition de l'année !

France Roy



Saint et Joyeux Noël Sainte Année 2006

Que le Divin Enfant
de la Crèche
comble chacun
d'abondantes grâces
et bénédictions divines

Dons de messes

Des prêtres d'outre-mer acceptent de célébrer des messes (tridentines exclusivement) en échange de matériel d'apostolat que nous leurs fournissons. Ils acceptent aussi des Trentains et des Neuvaines.

Nous nous chargeons de les leurs transmettre.

L'apparition de la Très Sainte Vierge sur la Montagne de la Salette, le 19 septembre 1846

Extrait de l'étude audio de M. H. Bourgeois (CD diffusés par nos soins)

L'enfance de Mélanie (Bergère de la Salette)

Le nom de la Salette est connu de nombreux catholiques français. Par contre, bien rares sont ceux qui connaissent vraiment le fait de la Salette et ce qui l'entoure, bien qu'il ait fait l'objet d'une énorme littérature avec plus de mille auteurs et peut-être 1200 ou 1500 ouvrages. Mais depuis 1846, nous avons eu Lourdes, Pontmain, Fatima, entre autres. Et la Salette se trouve maintenant complètement éclipsée. Pourquoi alors revenir à cette apparition, qui date maintenant de quelque 150 ans ? C'est qu'elle semble bien être par avance le résumé de toutes les autres, lesquelles en seraient plutôt le rappel, le développement, la confirmation. Et si elle est aujourd'hui si peu, si mal connue, c'est qu'il existe à son égard un véritable mur de silence, une consigne non officielle – mais bien réelle – de n'en pas parler. Pourtant, dès le lendemain de l'apparition du 19 septembre 1846, tout le canton était au courant, et le curé de la Salette était immédiatement convaincu de son origine céleste. L'évêque de Grenoble, Mgr de Bruillard, après enquête canonique, et avec l'approbation de Pie IX, déclarait par mandement doctrinal...

Avant même le premier anniversaire de l'apparition, on comptait déjà de nombreuses conversions et guérisons par les neuvaines de prières et l'eau de la fontaine miraculeuse, ainsi que plus de 50'000 – certains disent 100'000 – pèlerins, parmi lesquels des évêques, des prêtres, des personnes de condition honorable, avocats, médecins, professeurs, etc. Et Rome ? **Rome confirma son approbation en accordant très vite différents privilèges et indulgences plénières aux autels de l'église paroissiale et du sanctuaire**, aux missionnaires de la Salette, aux fidèles pèlerins, ainsi qu'une liturgie particulière en l'honneur de Notre Dame de la Salette. Quant aux deux bergers, ils ont bénéficié tout au long de leur vie de la sollicitude et de la protection personnelle des papes Pie IX, Léon XIII et Pie X. Enfin, le Congrès marial de 1902 voyait dans l'apparition de la Salette le plus grand événement surnaturel du 19e siècle. Cela voudrait dire plus grand que la rue du Bac, plus grand que Lourdes, que Pontmain. Mais alors, pourquoi la Salette est-elle si méconnue aujourd'hui ?

La réponse est simple : hélas : parce qu'on n'en a pas voulu, c'est-à-dire qu'on n'a pas voulu entendre, on a refusé son message, surtout en France. A la rue du Bac, la Très Sainte Vierge nous apportait la Médaille Miraculeuse. A Lourdes, une fontaine miraculeuse qui guérit les malades. A Pontmain, c'était l'annonce de la fin de la guerre de 1870. Alors, pour tout cela, tout le monde est d'accord. Oui, merci Très Sainte Vierge. Mais la Salette ? La Salette, c'est une fontaine miraculeuse, comme Lourdes, mais aussi un message, un important message de la part d'une Sainte Vierge en pleurs. **Ce sont d'abord des reproches relatifs à la profanation du dimanche** et à la violation de l'abstinence, ainsi qu'un appel pressant à la prière et à la pénitence. Mais c'est aussi, et surtout, les secrets confiés aux deux bergers, particulièrement celui de Mélanie qu'elle commence à communiquer en 1860.

Ce secret contient des prédictions assez inquiétantes, pour un avenir qui ne paraît pas très éloigné, et **des paroles très dures à l'adresse de certains prêtres, évêques et princes de l'Église. Cela déclencha une opposition violente** et publique de la part d'évêques et membres du clergé français. **Et pour étouffer ce secret, on s'en prit à Mélanie** elle-même. A cause de ce secret, Mélanie fut traitée d'hystérique, de névrosée, d'affabulatrice. Elle fut persécutée, exilée en pays étranger, littéralement internée dans un carmel en Angleterre, excommuniée en France, **obligée de se cacher pendant toute sa vie**, tant en France qu'en **Italie**; et c'est là-bas qu'elle **alla pour mourir**, après un dernier séjour en France de quelque cinq ans. Elle avait 73 ans. On en profita pour taxer Mélanie d'instabilité, et certains sont allés jusqu'à dire que la bergère de la Salette avait mal tourné et qu'elle était devenue folle. Et cette persécution n'a pas cessé avec la mort de Mélanie en 1904. Aujourd'hui encore au sanctuaire de la Salette, on vous propose le livre du père Jaouen qui fait de Mélanie une détraquée, et de ses confesseurs des faibles d'esprit. Par contre, en Italie, à **Altamura** où elle est morte, Mélanie est honorée comme une sainte. Pie X lui-même insista pour que soit introduite sa cause de béatification. Mais de cela, on ne parle pas en France. La Salette est un sujet tabou. Aussi, devant de telles contradictions, et

pour voir un peu plus clair dans ce qu'on peut appeler la question de la Salette, essayons de faire le point sur la personne même de Mélanie, avant d'aborder le message qu'elle était chargée de nous transmettre de la part de la Très Sainte Vierge. D'où **la division de cette étude en trois parties** : premièrement, Mélanie Calvat, la bergère de la Salette; deuxièmement, Mélanie, témoin et messagère de la Très Sainte Vierge; enfin, le message de Notre Dame de la Salette.

Première partie : Mélanie Calvat, la bergère de la Salette.

Tout d'abord, parlons des documents

De l'enfance de Mélanie, nous avons trois récits autobiographiques : celui de 1852, un petit résumé écrit à la sauvette, pendant son noviciat à la providence de Corenc sur l'ordre du **père Sibillat**, l'aumônier. Celui de 1897, à Messine en Sicile, à la demande du **chanoine Annibale di Francia**. Enfin celui de 1900, en partie traduit de la rédaction italienne de Messine, et en réponse aux questions de **l'abbé Combe**. D'autres détails nous viennent de la correspondance de Mélanie et du journal de l'abbé Combe. L'abbé Combe était curé de Diou, dans l'Allier, près de l'abbaye de Sept Fons. Il avait réussi à décider Mélanie à quitter l'Italie pour s'installer en France, dans son voisinage. C'est ainsi qu'il fut son confesseur et mieux, son ami et confident pendant cinq ans, de 1899 à 1904.

Après la mort de Mélanie, et devant l'opposition de la grande partie du clergé français, il réunit les trois autobiographies en un volume intitulé : *Vie de Mélanie*, écrite par elle-même. Il le fit imprimer à un très petit nombre d'exemplaires hors commerce, et distribuer ici et là, afin qu'au jour du triomphe final de l'Église, de la France et de la Salette – car les trois se tiennent – afin que quelques-uns au moins de ces volumes puissent servir de témoignage. C'est ainsi que **Léon Bloy** reçut la *Vie de Mélanie*, écrite par elle-même. Sans même prévenir l'abbé Combe, il y ajouta une préface et lança l'ouvrage en librairie. Ce fut l'occasion pour les amis de Mélanie de connaître l'enfance intime de la bergère, et pour ses ennemis, de tourner en ridicule des faits surnaturels exceptionnels en accusant Léon Bloy, ou la bergère, d'avoir inventé des fables.

Voyons maintenant **l'enfance de Mélanie, ses 14 années de préparation toute providentielle** qui devaient aboutir à l'apparition du 19 septembre 1846.

La Famille

Mélanie Calvat est née dans une famille pauvre, le 7 novembre 1831, et a été baptisée le lendemain à Corps, chef-lieu de canton au sud de l'Isère. Elle fut accueillie avec joie. Sa mère, Julie Barnaud était insouciant et frivole, saisissant toutes les occasions de sortie. En hiver, c'était les veillées chez les uns et chez les autres, et dans la belle saison, les assemblées, les bals, les théâtres forains de passage. Ayant déjà deux garçons, Julie était contente d'avoir une fille qui remplaçait celle qui était morte en bas âge. Mais bien vite, elle prit en grippe cette petite fille qu'elle avait tant désirée. Le père, Pierre Calvat, était maçon et scieur de long, à l'occasion charpentier. Il travaillait souvent sur des chantiers éloignés et ne rentrait à la maison que le samedi, ou même après plusieurs semaines. Pierre Calvat était croyant, mais son métier, les mœurs de ses compagnons, le retenaient souvent loin des sacrements. Et dans ce temps d'athéisme imposé par la période révolutionnaire, il se passa huit ans entre les formalités civiles et le mariage religieux. «Souvent, écrit Mélanie, il nous exhortait à vivre dans la sainte crainte de Dieu, à être honnêtes et dociles. Il ne manquait jamais, chaque fois qu'il se trouvait dans la famille, de nous faire faire notre prière avant de nous mettre au lit. Et comme j'étais trop petite pour me tenir à genoux, il m'asseyait sur ses genoux, et m'apprenait à faire le signe de la sainte croix, puis me mettait un crucifix dans les mains, me parlait du Bon Dieu, et m'expliquait à sa manière le grand mystère de la Rédemption, le Christ qui avait voulu tant souffrir, et puis mourir, pour nous ouvrir la porte du paradis. Ces paroles me plaisaient beaucoup.

J'étais, à ce qu'il paraît, très sensible, j'aimais le Christ, je pleurais, je le regardais avec affection, je lui parlais, je le questionnais, je n'avais pas de réponse. Et dans mon ignorance, je voulais imiter son silence. Toutes ces choses, je les sus pour les avoir entendu dire par les voisins, et par ma mère à qui je fus toujours une croix. Je me rappelle que, chaque fois qu'elle me portait à des fêtes, à des comédies, aussitôt que je voyais la foule, je pleurais et me cachais la figure sur ses épaules, tout en continuant de pleurer très fort, de sorte que j'empêchais les assistants d'entendre ce qui se disait. Et ma mère devait me porter dehors. Quelle grande patience elle a eue avec moi qui ne lui donnais que des ennuis. Arrivée à la maison, elle me demandait pourquoi je pleurais. Je lui répondais brièvement que je préférais rester ici, avec le crucifix de mon père. A cela, elle me grondait, me demandant si moi aussi je voulais être bigote comme ma tante, la sœur de mon père. Je ne lui

répondais pas, et je ne me corrigeais pas non plus. Je ne parlais guère qu'avec mon père. Quand il me disait que c'était nos péchés qui avaient fait mourir Notre Seigneur, je lui disais : "Oh ! jamais je ne veux faire de péché, puisque ça a tant fait souffrir le Bon Dieu. Oh ! Pauvre Bon Dieu, je veux toujours penser à vous et ne veux jamais vous déplaire. Quand je pourrai marcher toute seule, je ferai comme vous avez fait. J'irai dans la solitude, je penserai à vous, et quand je serai grande, j'irai dire aux méchants hommes et aux méchantes femmes : Faites-moi mourir sur une croix, que j'efface vos péchés, autrement vous n'irez jamais en paradis". Ces paroles achevaient d'exaspérer ma mère. Elle ne pouvait plus me voir devant ses yeux. Au lieu d'être sa consolation, j'étais l'objet de toutes ses peines. Elle me surnomma la muette. "Je défends, dit-elle, à mes deux enfants de l'appeler par son nom. Je défends qu'on lui donne à manger et je défends qu'on fasse attention à elle. Ne la tenez plus, laissez-la par terre. Puisqu'elle veut faire tout ce que Dieu a fait, qu'elle le fasse ! Dieu n'a pas eu besoin qu'on lui apprit à marcher, ni qu'on le tint, lorsqu'il était petit. Dieu a couché par terre. Il a même demandé son pain. Mais je lui défends de demander, soit à présent, soit plus tard, quoi que ce soit."

Je me traînais donc comme je pouvais sur les genoux, et je passais les journées, et quelquefois les nuits entières, dans un coin ou sous un lit. Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. Enfin, ma mère, ennuyée de me voir rester sous un lit, dans une chambre, toute seule, je méritai le châtement d'être chassée de la maison le soir. Vers le matin, je voulus rentrer auprès de ma chère

mère; et par un juste jugement de Dieu, je fus renvoyée comme incorrigible et obstinée. Ne sachant où aller, je pris le chemin qui aboutissait à un bois qui est à quelques minutes de la maison.» Mais en chemin, elle rencontre sa tante qui la prend chez elle quelques jours, jusqu'au retour de Pierre Calvat. , ajoute-t-elle. Cependant, elle ne s'améliorait pas, et sa mère, encore une fois privée par sa faute d'une belle représentation, décida de la nommer non plus Mélanie, mais "la louve", "la sauvage", "la solitaire" et Mutta gaura, la muette sauvage, en patois. Elle défendit à ses fils de l'appeler sœur, lui interdit de l'appeler maman, et d'appeler papa son père (qui était absent). «Voyant son affliction, je pleurais et voulais l'embrasser pour la consoler. Elle me repoussa, m'ordonnant de m'en aller, me prit par le bras et, ouvrant la porte, me mit dehors en me défendant de revenir. Ma peine était grande. Mais, oh ! comme ma mère avait raison de me vouloir corriger. J'étais en toutes manières insupportable. J'étais le tourment de ma pauvre mère. Et souvent, elle disait qu'il aurait été mieux que je fusse morte. De tout mon cœur, j'aurais aimé mourir pour faire cesser la continuelle peine que je lui occasionnais. Comme les autres fois, je m'en allais dans le bois, tout en pensant que je n'avais pas de mère, pas de père, pas de frères, pas d'habitation, et que personne ne me voulait. Cette fois, je pleurais sur mon triste sort. Puis je pensai au Christ, à la croix de mon père, et je pensai : le Christ ne pleure pas, il a les yeux fermés et il se tait. Je l'aime et je veux l'imiter. Je ne pleurerai plus.»

(à suivre)



Mystères Joyeux

Désormais
en DVD
ou
Vidéo
les beaux films
Les
Mystères
du Rosaire

Mystères Joyeux
(RO 6)
Mystères Dououreux
(RO 7)
Mystères Glorieux
(RO 8)
(1 film Fr. 20.- €
14.- + port.



Mystères Glorieux

Nouveautés

Prix : Chaque CD
Fr 12.-/ 8.-
+ port

Auteurs et réf.

Enregistrements CD

- | | |
|---|---|
| M. l'abbé Baudot
BAUD 14 | LES VERTUS THÉOLOGALES – CONCLUSION DE RETRAITE
Retraite de vie chrétienne, Flavigny, du 23 au 29 juillet 2005 (conf. n° 9) |
| M. l'abbé Biselx
BIS 1 | UN PROBLÈME ACTUEL : L'SLAM FACE À LA CROIX
Quel regard faut-il porter aujourd'hui sur le dialogue islamo-chrétien ? Et qu'en pense l'Église catholique ? Recollection, Sion, le 21 mars 2004 |
| Mgr de Galarreta
GA 11 | ORDINATIONS SACERDOTALES 29.6.2005
2– Homélie de S.E. Mgr B. Fellay |
| M. l'abbé Grave
GRA 2
GRA 3 | LA GRÂCE
Retraite de vie chrétienne, Flavigny, du 23 au 29 juillet 2005 (conf. n° 5)
LA PRIERE ET L'ORAISON (conf. n° 10) |
| M. l'abbé Jacot
JACOT 1
JACOT 3 | L'ÉGLISE : TEMPOREL ET SPIRITUEL
Conférences de Constantia, 2004-2005
LA FONDATION DE L'ÉGLISE PAR N.-S. JÉSUS-CHRIST (Conférences 2003-2004) |
| Père Jean-Joseph
JJ 6
JJ 7 | LA CONFESSION
Retraite de vie chrétienne, Flavigny, du 23 au 29 juillet 2005 (conf. n° 6)
PASSION ET CROIX DANS LA VIE CHRÉTIENNE (conf. n° 12) |
| M. l'abbé de Jorna
JO 20 | LA CHARITÉ, SELON SAINT THOMAS D'AQUIN,
Monthey, le 5 juin 2005, dans l'Octave du Sacré-Cœur |
| M. l'abbé Lovey
LOV 14 | ANALYSE DE LA SITUATION ACTUELLE DANS L'ÉGLISE (2 CD Fr. 17.- 12.-)
Un grand mal dans l'Église : l'ignorance des choses de Dieu qui conduit au relativisme – Le Card Kasper à la pointe du modernisme – La Tradition d'après le Card. Medina – Un trésor sans prix : la liturgie. Recollection, Sion, le 30 novembre 2003 |
| Rév. P. Peyton
RO 6-7-8 | LE ROSAIRE (Films DVD ou VIDEO)
Désormais disponible en DVD et VIDEO les trois beaux films sur le rosaire
Mystères Joyeux (RO 6) Mystères Douloureux (RO 7) Mystères Glorieux (RO 8)
Chaque film peut être commandé individuellement au prix unitaire de 14.- Fr. 20.- |
| M. l'abbé Ruiz
RUIZ 2 | L'ÉGLISE ASSIÉGÉE : HISTOIRE DE LA CRISE DE L'ÉGLISE DE LA RENAISSANCE A NOS JOURS
A l'origine c'est une conférence audiovisuelle (voir descriptif à la Réf ZZZ-RUIZ 1, dans notre catalogue) |
| M. l'abbé Troadec
TR 67
TR 70
TR 71 | INTRODUCTION – LE PSAUTIER ET LES COMPLIES DU DIMANCHE
Retraite de vie chrétienne, Flavigny, du 23 au 29 juillet 2005 (conf. n° 4)
LA NOUVELLE MESSE (conf. n° 15)
LE RÔLE DE LA FEMME DANS LA GENÈSE D'UNE VOCATION (conf. n° 18) |

Amis de St François de Sales, CP 2016-CH-1950 Sion 2 – E-mail : bulletin.asfs@netplus.ch

AVIS : Ceux de nos lecteurs qui souhaite recevoir le *Bulletin des Amis de Saint François de Sales* par courrier électronique peuvent nous communiquer leur adresse e-mail.